

Le paradoxe haïtien

François L'Yvonnet

N'étant pas, de près ou de loin, un spécialiste des Caraïbes, nous nous garderons bien de tout aperçu imprudent ou cuistre sur la situation politique, sociale et économique d'Haïti. Notre "paradoxe haïtien" a valeur de métaphore. Une métaphore qui participe à dessiner les contours de cette latinité dont nous avons fait notre bannière et dont nous avons déjà essayé de creuser un peu l'idée, lors de précédentes sessions académiques. On peut en retenir quelques traits.

Une géographie spirituelle

Il faut se garder de toute géographie "historicisée", celle d'un Hegel, par exemple, qui épaisait l'espace en le rapportant au vol ébrieux d'une chouette qui, d'Orient en Occident, du Levant au Couchant, accomplissait le cours inexorable de l'histoire universelle. Vol mystérieusement suspendu au-dessus de la vieille Europe, les Amériques n'étant encore que des notes de bas de pages. L'histoire se joue dans tous les foyers du monde, et s'il y a une latinité plurielle, elle se réalise dans une histoire elle-même plurielle...

S'il y a bien aujourd'hui un milliard d'individus qui parlent une langue néo-latine – 1/6^e de la planète –, il est vain de vouloir confronter des quantités de locuteurs, ici latins ailleurs chinois ou hindis, face à la nouvelle “*lingua franca*” qu'est l'anglais, langue de la puissance hégémonique (mais aussi, comme le souligne George Steiner, “grammaire”, au sens chomskien, de l'informatique et de l'Internet). La latinité n'est pas une affaire de chiffre, elle n'est pas seulement un fond “idiomatique” commun, elle est plus essentiellement un certain rapport au temps et à l'espace...

Il ne s'agit pas de camper sur des frontières imaginaires, l'arme linguistique à la main, prêt à en découdre. Les défenseurs de la francophonie ont trop tendance à arrimer à la seule langue, ici instrumentalisée, ce qui relève d'une vision du monde plus complexe.

Louis Massignon aimait à parler d'une géographie “spirituelle” où les espaces se touchent par leurs centres et non par leurs frontières. La latinité semble avoir cette configuration remarquable d'être davantage axiale – faite d'emboîtement, de tissage, de réseaux –, qu'etroitement historique. Massignon, fort de sa lecture très personnelle des soufis, concevait le temps comme une constellation, une “voie lactée d'instants”, et l'espace, qui à proprement parlé n'existe pas, un ensemble de points. Toutes choses égales d'ailleurs, la latinité nous fait penser à cette coulée “lactescente”... Il y a des singularités marquées, des épisodes irréductibles (qui ponctuent nos histoires nationales), des figures incomparables mais prises dans un mouvement, dans une dynamique

commune qui les fait jouer de concert, les projetant hors d'elles-mêmes. C'est un autre espace-temps, quasi libertaire si l'on en juge par le flottement des affiliations, qui agace les cadres convenus des aventures collectives.

Carlos Fuentes, évoquant la latinité, parle d'un grand fleuve de rencontre (la source romaine, les apports français, italien, espagnol, portugais..., les affluents amérindiens, auxquels sont venues se mêler les eaux primordiales de l'Afrique noire). Un fleuve, avec l'idée d'une coulée, entre source et embouchure...

Tissages et métissages

Le même Carlos Fuentes parle de métissage. Le métissage fait aujourd'hui florès. Il est devenu un argument de promotion de l'uniformité. Or le métissage, avant d'être le prétexte à d'improbables mixtures, est d'abord la greffe réussie de l'imaginaire. La latinité, par certains côtés, est l'affirmation d'une primauté de l'imaginaire. “La latinité – je cite le liminaire des textes fondateurs de l'académie de la Latinité – serait ainsi comme le réservoir immémorial d'un imaginaire à l'affût du différent et de sa renaissance en sursis”.

Candido Mendes aime comparer la latinité au “voyage d'un Ulysse contemporain vers une paléontologie du futur retrouvé pour les pays latins”. Le “radeau de la latinité”, embarcation intempestive, a la mission de porter la nouvelle syntaxe entre anciens récits et sens inédit. D'où un jeu com-

plex – ô Massignon – entre le passé et l’avenir, entre les récits fondateurs et les lueurs de l’aube. La Latinité nous fait obligation, pour plagier Léon Bloy, de nous souvenir de l’avenir... Elle porte en elle, dès les commencements, une promesse d’avenir, d’avenir dans la différence qu’il nous appartient d’enraciner dans le futur.

Maurice Merleau-Ponty, dans sa *Phénoménologie de la perception*, montre que la métaphore du temps qui passe, qui s’écoule, tel un fleuve, est assez confuse. Car pour le fleuve, être indivisible, rien ne passe vraiment, il faut un observateur pour que sous le pont Mirabeau coule la Seine. Mais, c’est alors le sens du mouvement qui s’en trouve inversé. L’avenir n’est pas du côté de l’embouchure (vers laquelle irait l’eau qui coule), mais du côté de la source, ce qui est proprement *à-venir*... Le temps naît de notre rapport avec les choses. Nous avons une responsabilité particulière à faire jaillir des sources les contours de l’avenir.

Un Ulysse contemporain qui garderait de l’Ulysse homérique la conscience aiguë que chaque fois qu’il franchit la frontière de l’inhumain se rappelle à lui, des profondeurs de la durée, la nostalgie (au sens grec: la douleur – *algos* – de n’être pas de retour – *nostos*) du monde des hommes. La latinité est en nous cet appel de l’humain – ces mangeurs de pain, dit Homère – dans la diversité de leurs manières d’être, dans le toujours possible face-à-face, celui de la parole partagée. Ulysse contre la déshumanisation du “village global” où festoient les nouveaux Lotophages...

La “voie romaine”

Rémi Brague a bien montré dans son essai *Europe, la voie romaine* que l’expérience romaine est d’abord une expérience de l’espace, celle d’un monde aperçu du point de vue du sujet qui “tendu vers l’avant, oublie ce qui est derrière lui.” Ainsi, pour un Français, ce qui caractérise un carrefour c’est d’avoir quatre routes, pour un latin, il y en a trois (*trivium*). Le Romain ne voit pas d’où il vient. Même trait repérable dans l’art: le temple grec qui est fait pour être contourné, alors que le temple romain est adossé à un dos impénétrable, ou bien la statue grecque qui est au repos, que l’on peut regarder sous tous les angles, la statue romaine est, elle, en marche.

Autant d’illustrations, pour R. Brague, du rapport singulier des Romains à leur origine, conçue comme la transplantation dans un nouveau sol de quelque chose qui existait déjà. L’expérience du commencement est ici celle d’un recommencement. “À la différence des Grecs qui mettent leur point d’honneur à ne rien devoir à personne, à ne pas avoir eu de maîtres, les Romains avouent volontiers ce qu’ils doivent aux autres”.

La latinité serait cette curieuse expérience de la transmission de ce qui n’appartient à personne en particulier et donc peut appartenir à tous. L’édit de Caracalla, qui étendait la citoyenneté romaine à tous les hommes de l’Empire, tire une bonne part de sa force symbolique d’un geste “transmetteur”.

Exil et exode

Le monde hégémonique condamne les hommes à l'exil – au propre et au figuré – la latinité offre le salut de l'exode, une sortie hors de soi pour être soi. Une latinité “pérégrine”, si l'on prend soin de prendre en compte son essentielle *mobilité*, ce qui relève presque du pèlerinage tel que l'entendait Alphonse Dupront: un corps à corps de l'homme avec l'espace et le temps, car “c'est l'épreuve de l'espace qui consacre le pèlerin”, c'est l'épreuve du temps qui l'éveille à soi. On n'est pas latin tout seul, entre soi, se félicitant de l'aubaine, savourant sa supériorité. La latinité nous conduit à affirmer que le “fleuve de vie”, comme tout fleuve, a deux rives, desquelles nous nous regardons, dans un face-à-face, un vis-à-vis salutaire (pensons au beau passage de l'*Alcibiade* de Platon: un œil, pour se voir lui-même, doit se voir dans un autre œil). Candido Mendes dit que le monde “monopolaire” dans lequel nous vivons, relayé jusque dans les esprits par l'emprise médiatique, est un monde où le face-à-face et le vis-à-vis n'est plus possible. C'est un monde sans rive. C'est un monde où l'autre n'est jamais regardé dans les yeux...

Consensus et dissensus

La latinité peut être l'occasion d'un *détour* (au sens où le sinologue François Jullien nous suggère de faire un *détour* par la Chine). L'occasion de nous défaire de points de vue unilatéraux, d'opérer un décentrement. C'est le prix à

payer pour se rendre disponible, pour donner la mesure de la “croissance du divers” (Victor Segalen). Le même François Jullien dit qu’il faut créer du *dissensus* (contre l’abominable *consensus* qui mine le débat d’idées dans nos démocraties vieillissantes) et donc faire *dissidence*. La latinité est *dissidence*, en ce sens où elle est, d’abord, un refus de se soumettre à un ordre mondial de nature hégémonique, essentiellement anglo-saxon, un refus d’emboîter le pas à une pensée unique, dans le sens encore où elle est une façon de se tenir dans les marges, là où s’exerce comme en vertige la forge centrifuge – celle qui nous éloigne du centre.

Il y a ainsi un “usage stratégique” de la latinité, et pas seulement culturel ou étroitement politique. Ce que nous partageons entre latins est une certaine manière d’être au monde, d’en occuper les périphéries, de prendre langue avec nos interlocuteurs à partir de lieux éclatés, presque évanescents, à la mesure des eaux mêlées qui coulent sous leurs ponts (Rio, Paris, Lisbonne, Turin...). Lieux qui sont le résultat de tissages, de *relations initiées*, au sens où en parle Édouard Glissant.

Ce que l’on appelle mondialisation, qui est l’uniformisation par le bas, la standardisation, le règne des multinationales, l’ultralibéralisme sur les marchés mondiaux, pour moi, c’est le revers négatif de quelque chose de prodigieux que j’appelle la mondialité. La mondialité, c’est l’aventure extraordinaire qui nous est donnée à tous de vivre aujourd’hui dans un monde qui, pour la première fois, réellement et de manière immédiate, foudroyante, sans attendre, se conçoit comme un monde à la fois multiple et unique, autant que la

nécessité pour chacun de changer ses manières de concevoir, de vivre, de réagir dans ce monde-là.

La Latinité a quelque chose à voir avec cette “mondialité”. La latinité a bien une configuration axiale, au sens mas-signonien, faite d’emboîtements (réels et imaginaires) et de réseaux (à la fois ténus et couvrants). Reprenant la distinction que fait Montesquieu dans *L'Esprit des lois*, entre éducation des pères, des maîtres et du monde (cette dernière renversant toutes les idées que nous avions pu engranger à partir des premières), Édouard Glissant insiste sur la situation actuelle du monde (depuis que le monde, avec Christophe Colomb, a commencé à faire Monde), sur le fait que les nations, les cultures et les hommes se conçoivent désormais dans la fatalité d’une communauté de destin. Le centre a mis durablement *sous relation* les périphéries, mais c'est une domination de plus en plus immatérielle dans un monde de plus en plus chaotique (au sens de la théorie du chaos, un petit spasme peut produire une catastrophe à l'échelle du tout). Glissant parle d'un “Chaos-monde”. Face à cette territorialisation généralisée, il reste à construire des liens fluctuants, des récits nouveaux qui vont à l'encontre des récits identitaires anciens (sur lesquels furent bâties les nations et les dominations impérialistes) et des injonctions contemporaines à rentrer dans l'ordre du Bien.

Ce que nous partageons est donc un certain usage de la latinité, qu'il nous appartient de construire en commun. D'autres cultures, d'autres traditions de pensée se découvrent elles aussi, en ce début de troisième millénaire, des

usages originaux, des usages stratégiques, voire polémiques (dans tous les sens du terme, à la fois comme arme de guerre mais aussi comme situation nouvelle, qui exige pour être comprise d'autres paradigmes). Nous pensons en particulier à l'Islam et pas seulement à l'Islam arabe.

La latinité n'est pas un surgeoir tardif du tiers-mondisme (ni l'un des nombreux avatars de l'altermondialisme ambiant), elle veut opposer partout la mise *en* relation, horizontale, à la mise *sous* relation, verticale. À la mesure de ce qu'Édouard Glissant appelle le "Tout-monde" ou de ce que Patrick Chamoiseau nomme "totalité ouverte et imprévisible", une mise en relation qui est aussi un projet qui vise à l'installation d'un imaginaire de la *diversité* ou de la *complexité*.

C'est avec l'idée de Relation que nous pourrons comprendre qu'il nous faut transformer nos territoires en des Lieux. Le territoire tend à s'instituer en centre; le lieu qui est multi-trans-racial, multi-trans-culturel, se comporte en rhizome. Le territoire isole là où le lieu, habité de diversité, tend à irradier de manière complexe dans un jeu de partage, de solidarités et d'échanges. Le monde serait ainsi constitué d'une infinie constellation de lieux qui élaboreraient une unité sans unicité. Une unité qui ne saurait s'envisager que dans la diversité, et qui permettrait l'exaltation de la diversité. En bref: une unité ouverte. C'est donc par l'imaginaire de la Relation que nous pourrons atteindre notre unité véritable, notre unité la plus profonde, qui est faite du firmament de nos différences et de nos projections souveraines.

La latinité aspire à la construction d'un tel espace déterritorialisé: en se tenant au plus près de sa pluralité native, elle

offre à l'autre, celui qui est sur l'autre rive, celui qui nous fait face, le possible frayement vers sa propre altérité, vers les expressions d'un universel concret. C'est dans cet esprit que l'Académie a cherché à ouvrir sans tarder une brèche dans le dispositif qui verrouille le monde islamique, l'enfermant dans une négativité radicale, notre Mal fantasmé.

Une latinité “critique”

Le mot critique, doit être pris ici dans son sens étymologique (du grec “*krisis*”, ce qui dans le langage de la médecine antique, celui d'Hippocrate, permettait de faire le diagnostic, de distinguer, pour prendre une décision.) La situation actuelle du monde, plongé dans l'indécision et l'hégémonie, est précisément le règne de l'indistinction (Ronald Rumsfeld a déclaré que la guerre au terrorisme ne cessera que le jour où “plus personne ne songera à attaquer le mode de vie américain”, en d'autres termes, que le jour où l'humanité entière aimera l'Amérique!).

Les vieux récits de légitimation, dont parlait jadis Jean-François Lyotard, se sont usés. Il y a eu comme une saturation. Usés, sont les récits d'émancipation à la française (Condorcet), les ficelles de l'idéalisme allemand (Hegel), les grandes synthèses de la modernité (Marx). On ne peut plus rapporter l'aventure collective humaine à un espace homogène et qualifié, ni à un temps univoque et vectorisé où s'accomplirait exemplairement notre destinée. La multiplication des récits prévient toutes les tentatives d'ériger le ma-

l'heure des uns en mal absolu, alors que celui des autres ne serait que mésaventures collatérales.

La “latinité critique” doit être l'atelier d'une nouvelle vision du monde, d'un relativisme prudent, d'un agacement des frontières, celles des cultures, des peuples, comme celles des États. L'esprit de la latinité nous invite à prendre conscience que nous sommes tous des minoritaires en sur-sis. Les minorités aujourd’hui ne cherchent pas à se *libérer*, ne cherchent pas à dissiper le brouillard, ni à rompre le secret (Philippe Muray), car on n'avance jamais qu'à tâtons. Elles opposent l'infinie complexité du monde aux promesses de perfection. Il est des libérations exterminatrices, notre vieux monde en sait quelque chose.

Il ne s'agit pas de redonner du sens au sens, de réintroduire de la finalité dans l'histoire. Comme si le progrès n'était que moribond et qu'à son chevet veille la bonne vieille latinité. Il y a dans la latinité une manière de se tenir dans l'expectative plus que dans l'attente. Passagère du meilleur et du pire, encore titubante, elle nous invite à ne pas perpétuellement gager sur l'avenir, mais à méditer notre propre destin.

L'intelligence et la bêtise

La latinité est une posture paradoxale. On peut voir en elle un remède salutaire contre l'intelligence. C'est une proposition très scandaleuse. Baudrillard dit que l'intelligence ne protège de rien, pas même de la bêtise. Parler, comme il est d'usage aujourd'hui chez les gens intelligents, de

l'immense bêtise de tel homme politique ou de l'intelligence de tel ou tel de ses conseillers, montre la réversibilité de l'une en l'autre: "Ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous" a dit Bush. Bouvard et Pécuchet, héros de la modernité, ont poussé jusqu'à la perfection ce retournement prodigieux ("*retournement*", qui en grec se dit "*katastrophe*"). Plus encore, "il n'y a pas d'autre issue à l'excès d'intelligence que la bêtise" (Baudrillard). C'est dire que la latinité ne doit pas être un réservoir d'intelligence face à l'indigence des illuminés, face à la haute technicité des imbéciles. Pas plus que la latinité ne saurait être une réserve d'accessoires pour temps bouchés. Il nous reste l'exercice de la pensée, la lucidité, dit Baudrillard, l'exercice équilibriste du danseur de corde nietzschéen.

Axe du Mal, Axe du Bien, les inventeurs de la "guerre préventive" ont épuisé les ressources classiques de la bonne vieille morale, jusqu'à la peur. Contre la rhétorique dominante, il faut inventer d'autres récits. Il faut autrement "enchaîner le discours".

Le paradoxe haïtien

George Steiner parle du paradoxe de Cordélie. Celui qui est tout à sa lecture du *Roi Lear* – avec en tête les mots de Lear tenant Cordélie morte dans ses bras: "*Never, never, never...*" – n'entend pas les cris de la rue. La fiction est plus puissante que les plaintes de ceux qui souffrent autour de nous. Pareillement, nous sommes sourds aux cris d'Haïti.

Nous sommes enfermés dans un univers narratif qui nous rend incapable de prendre en charge la situation effective de millions d'hommes, autrement que rapportée à des schémas convenus. La presse française ne parle d'Haïti que sur un mode quasi surréaliste, comme d'un monde limite, déjà hors du monde, sans autre avenir que catastrophique. Comme si cela suffisait à notre malheur. Le Mal mis en scène par les médias atteint une sorte de gravité exacerbée qui le déréalise. Comme l'a montré Régis Debray, ce ne sont plus des hommes qui souffrent ou qui meurent, mais des corps indifférenciés prétexte à la compassion, prétexte aux traitements les plus spectaculaires (y compris humanitaires). La théâtralisation des victimes s'accompagne de l'impuissance à regarder les choses en face.

La situation d'Haïti – c'est une autre expression du “paradoxe” haïtien – a quelque chose de paradigmatic. Elle est une invitation à penser le Mal à nouveau frais. Je suis déjà venu dans votre pays, pour quelques jours, il y a une dizaine d'années. Ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, c'est le contraste extrêmement marqué entre un dénuement quasi total, un paysage dévasté, des populations apparemment désœuvrées et des élites intellectuelles d'une exceptionnelle qualité. D'aucuns en concluront que ce pays est décidément hors de toutes normes, condamné par l'histoire à périr de ses contradictions. Haïti me semble être, au contraire, *la norme*. Haïti serait sous nos yeux une sorte de précipité du cours du monde. Non point l'aboutissement regrettable d'un passé empoisonné, mais une des figures de l'avenir possible de la

planète. Ici se joue, dans l'indifférence quasi générale, un *drame* majeur de l'humanité. Une fois encore Haïti est aux avant-postes, comme lorsque Toussaint Louverture rappelait aux troupes de l'Empire le sens de la Révolution trahie.

La plus grande culture peut voisiner avec l'horreur, si non faire bon ménage. L'histoire récente du monde fournit nombre d'exemples de cette proximité apparemment monstrueuse. On peut évidemment dire avec Walter Benjamin que: “Le socle de tout chef-d'œuvre est de la barbarie” ou avec George Steiner faire l'hypothèse métaphysique du péché originel. L'essentiel n'est pas que le Bien puisse voisiner avec le Mal, mais que le Bien puisse tourner au Mal. C'est ce qu'Haïti nous montre exemplairement. Nous savons que toutes les tentatives d'éradiquer le Mal ont tourné à la catastrophe: Hitler et Staline se levaient chaque matin avec l'intention ferme d'en finir avec le Mal! Le Mal que font les gens de bien est le pire des maux, disait Nietzsche. Notre incapacité, aussi bien métaphysique que politique ou anthropologique, à intégrer le Mal est l'une des formes de l'impuissance contemporaine.

À l'heure où la puissance dominante s'est autoproclamée “axe du Bien” face à un terrorisme organisé devenu “axe du Mal”, il y a urgence à repenser notre rapport au Mal, à se défaire du totalitarisme axiologique. Ce à quoi s'emploie en France un Jean Baudrillard, par exemple. Que l'on souhaite un peu de Bien dans le monde, quoi de plus légitime, que le Bien passe par l'éradication absolue du Mal est d'une naïveté affligeante et criminelle. C'est pourtant le si-

rop stupéfiant que nous distille le discours ambiant. La viabilité politique d'Haïti, sa respectabilité internationale, comme celle de toute l'Amérique latine (à commencer par Cuba et le Brésil), passerait par l'élimination radicale de toutes les formes du Mal – et du malheur – que sont la corruption, le vice, le vol, la spéculation. Toutes choses certes regrettables mais qui composent inévitablement, au moins pour partie, les actions individuelles et collectives. Pas plus qu'on ne saurait vouloir le Mal pour le Mal, puisqu'il n'est pas (comme le disait saint Augustin), puisqu'il n'a pas de réalité objective, on ne saurait vouloir le Bien pur, sans faire le pire. “Quand le Bien ne supporte plus du tout de coexister avec le Mal (et qu'il ne sait pas bien sûr qu'il est en lui), il ne finit pas de purger la Terre de sa présence” (Philippe Muray).

La configuration anti-dialectique d'un Bien sans Mal dans laquelle se trouve enfermée l'action politique est le produit de cette nouvelle forme hégémonique qu'incarnent aujourd'hui non seulement Bush et ses acolytes néo-conservateurs, mais aussi une certaine gauche moraliste qui noie dans un idéalisme de pacotille ses vacuités idéologiques.

Comme le dit encore Philippe Muray: “Le culte du Bien pur a ceci de particulier qu'il respecte l'“autre” dans l'exacte mesure où ce dernier renonce à son altérité”.

Il nous semble que la latinité, forte de sa diversité, forte aussi de ses aspirations conjuguées et de ses réserves spirituelles peut-être un espace, métaphysiquement privilégié,

pour redonner une consistance, autre que moralisante, aux questions éthiques fondamentales. Un lieu d'échange et de distinction. La latinité, telle que nous l'entendons, est un laboratoire de la différence. Une autre manière aussi de faire de la politique.